



Julien Offray de La Mettrie

LES ANIMAUX PLUS QUE LES MACHINES

1750

Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

MOLIERE.

Avant Descartes, aucun philosophe n'avoit regardé les animaux comme des machines. Depuis cet homme célèbre, un seul moderne des plus hardis s'est avisé de réveiller une opinion, qui sembloit condamnée à un oubli, & même à un mépris perpétuel, non pour venger son compatriote, mais portant la témérité au plus haut point, pour appliquer à l'homme sans nul détour ce qui avoit été dit des animaux, pour le dégrader, l'abaisser à ce qu'il y a de plus vil, & confondre ainsi le maître & le roi avec ses sujets.

Il est bon d'humilier de temps en temps la fierté & l'orgueil de l'homme ; mais il ne faut pas que ce soit au préjudice de la vérité.

Ceux qui veulent que les animaux n'aient point d'ame, de peur que l'homme ne puisse se dispenser de se mettre dans leur classe, & de n'être que le premier entre égaux, ont beau entasser forces sur forces, argumens sur argumens, les traits

que lancent ces téméraires retombent sur eux, & n'atteignent point cette sublime substance.

Je sais que la figure des animaux n'est pas tout-à-fait humaine ; mais ne faut-il pas être borné, bien peu philosophe, pour déférer ainsi aux apparences, & ne juger de l'arbre que sur son écorce ? Que fait la forme plus ou moins belle, où se trouvent les mêmes traits sensiblement gravés de la même main ? L'anatomie comparée nous offre les mêmes parties, les mêmes fonctions ; c'est partout le même jeu, le même spectacle. Les sens internes ne manquent pas plus aux animaux, que les externes : par conséquent, ils sont doués comme nous de toutes les facultés spirituelles qui en dépendent, je veux dire de la perception, de la mémoire, de l'imagination, du jugement, du raisonnement ; toutes choses que Boerhaave a prouvé appartenir à ces sens. D'où il s'ensuit que nous savons par théorie, comme par la pratique de leurs opérations, que les animaux ont une ame produite par les mêmes combinaisons que la nôtre : & cependant, comme on le verra dans la suite, tout-à-fait distincte de la matière. Rien de plus vrai que ce paradoxe.

Laissons-là des considérations triviales. Les rêves des animaux, à haute & à basse voix, comme les nôtres ; leur réveil en sursaut, leur mémoire, qui les sert si bien ; ces craintes, ces inquiétudes, leur air embarrassé en tant d'occasions ; leur joie, à la vue d'un maître & d'un mets chéri ; leur choix des moyens les plus propres à se tirer d'affaire ; tant de signes si frappans ne suffiroient-ils pas pour prouver que notre vanité, en leur assignant l'instinct, pour nous décorer de cet être bizarre, inconstant & volage, nommé la raison, nous a plus distingués de nom, que d'effet ? Mais, dit-on, la parole manque aux animaux ? admirable objection ! dites aussi qu'ils marchent à quatre pattes, & ne voient le ciel,

que couchés sur le dos ; reprochez enfin à l'auteur de la nature l'innocent plaisir qu'il a pris à varier ses ouvrages.

Qui prive les animaux du don de la parole ? *Un rien* peut-être ; ce *rien* de Fontenelle, qui le distingue autant lui-même de presque tous les autres hommes, que ceux-ci le sont des brutes. Peut-être encore que ce foible obstacle sera un jour levé ; la chose n'est pas impossible, selon l'auteur de *l'homme machine*. Le séduisant exemple que celui de son grand singe ! & les beaux projets qui lui ont passé par la tête !

Si les hommes parlent, ils doivent songer qu'ils n'ont pas toujours parlé. Tant qu'ils n'ont été qu'à l'école de la nature, des sons inarticulés, tels que ceux des animaux, ont été leur premier langage. Antérieur à l'art & à la parole, c'est celui de la machine, il n'appartient qu'à elle. Par combien d'ailleurs de gestes & de signes, le langage le plus muet peut-il se faire entendre ! quelle expression naïve & ingénue ! quelle énergie dont tout le monde est frappé, que tout le monde comprend, mises en regard de sons arbitraires, qui battent l'air, & n'expriment rien pour l'étranger qui les entend ! quoi faut-il donc parler pour paroître sentir & réfléchir ? Parle assez, qui montre du sentiment. Première preuve de l'ame des animaux. La parfaite analogie qui est entr'eux & nous, fournit la seconde, & la démontre ; c'est la conscience intime qu'ils ont, comme nous, de leurs propres sensations.

Si on pouvoit être auteur, sans faire, comme le pieux Rollin, un étalage de ce qu'on sait, & de ce qu'on ne sait pas, en faudroit-il davantage pour être en droit de conclure qu'il y a autant d'injustice à refuser une ame aux animaux, qu'il y en auroit à eux, à ne pas reconnoître la nôtre, avec toute sa supériorité ?

Poursuivons donc, puisqu'il est écrit qu'il y aura toujours des auteurs, c'est-à-dire, des gens dont la profession est de s'amuser à retourner le nez de cire, & comme l'habit des sciences, pour faire de la même matière sans cesse remaniée & remâchée, un livre d'une forme, non-seulement présentable aux lecteurs, mais aux libraires, qui comme¹ le *monseigneur* de Voltaire, mesurent communément l'ouvrage à la toise.

Rassurez-vous cependant, je ne ferai point un volume pour prouver ma thèse. Je me contenterai de faire voir que c'est l'âme & non le corps, qui voit, entend, veut, sent ; & qu'enfin tout ce que certains attribuent au mécanisme des corps animés dans leur système Épicuro-Cartésien retourné & mal cousu, ne dépend absolument que de l'âme, & que tout s'opère par la puissance de cet être immortel.

Telle est la carrière que j'ai à parcourir ; je n'y ai encore jeté que le premier coup-d'œil. Commençons par prouver que c'est l'âme qui voit, & comment.

Vous croyez sans doute avec tous les physiciens & métaphysiciens, que l'âme ne pourroit voir sans la propagation de l'image tracée sur la rétine, ou du moins sans quelque impression de cette image qui produise une sensation dans le cerveau. Vous êtes dans l'erreur. Cela pouvoit bien être autrefois ; mais depuis le grand théoricien Tralles, on peut dire de la vue, ce que Molière fait dire du foie à un de ses personnages : « les choses ont bien changé. »

Pour que l'âme voie, il n'est pas nécessaire que les images passent jusqu'au cerveau, il suffit que les objets s'y

¹ Temple du Goût.

représentent, ou plutôt y soient aperçus : il suffit que le dessein reste tracé sur cette tunique, jusqu'à ce qu'il soit effacé par un nouveau coloris. Tant que les peintures sont sur cette membrane, l'ame les voit sans autre intercession ; lorsqu'elles n'y sont plus, elle s'en souvient. Voilà tout le mystere.

Remarquez, s'il vous plaît, que pour bien juger des objets, il ne faut en être, ni trop loin, ni trop près. Voulez-vous que les mêmes images peintes sur la rétine, le soient aussi dans le cerveau ? Vous risquez d'éblouir l'ame par la force de la réverbération. Plus sensible qu'aucun thermometre, elle monteroit, s'agiteroit, et sortiroit de cette assiette tranquille qui fait son sang-froid. Il n'y auroit plus de philosophes : tous les hommes seroient enthousiastes, espece d'épileptiques faciles à connoître à l'écume qui leur vient à la bouche, à la moindre opinion hardie ; toujours sûre de leur déplaire, dès qu'elle les contredit & blesse leur amour-propre.

Comme l'œil ne se voit point dans un miroir trop proche de lui, l'ame ne pourroit voir des images qui se toucheroient. C'est pourquoi le prudent médecin de Breslau a jugé à propos de reculer le foyer de la vision. C'est bien fait, grand docteur ! L'ame est si distincte du corps, qu'on peut bien l'isoler & la détacher des pieces nécessaires à l'ouvrage de sa mission ; outre qu'il est dangereux qu'un corps puisse immédiatement l'affecter, de crainte qu'elle ne fit partie réelle du viscere dont elle n'est que partie idéale ou métaphysique.

Cela posé, l'ame, semblable à un chasseur l'affût, du haut de son observatoire, n'attend que le débrouillement des humeurs de l'œil, pour appercevoir & saisir tout ce qui passe devant sa fenêtre. Elle a une lunette toute prête & dressée exprès, c'est le nerf optique. La fenêtre, ou plutôt la guérيرة,

est à peine ouverte, que la longue vue a déjà servi ; & pourvu seulement que l'instrument soit bien conditionné, que le verre ne soit ni humide, ni opaque, l'ame pourra clairement voir tous les objets qui s'offriront à ses regards, sans que cet énorme paquet de moëlle, où sont ensevelies nos ames toutes vivantes, puisse l'en empêcher.

Si les figures pouvoient passer au cerveau par les yeux, elles y passeroient aussi par la porte du goût. Il y a si peu de différence, ou plutôt une si parfaite ressemblance entre les corps *sapides*, & visibles, que nous ne serions point obligés de recourir à la chymie, pour connoître la forme des molécules, qui agissent sur les papilles nerveuses de la langue & du palais. Une réflexion aussi sensée enleve les suffrages, & m'a paru sans réplique. Courage, courage, docteur ; vous ouvrez-là une brillante carrière.

Portraits de la nature, recevez donc les même ordres que les flots de la mer : vos limites sont marquées ; vous pénétrerez jusqu'à la rétine ; mais vous y resterez, y voltigeant sans cesse tour-à-tour, sans jamais aller plus loin ! Un Hercule moderne a fierement planté au fond de l'œil les colonnes inébranlables de son système, & ces colonnes sont votre *non plus ultra*.

Mais le moyen de ne pas admirer Tralles, surtout lorsqu'enchanté à juste titre des surprenantes merveilles dont le globe de l'œil contient un monde, il ne peut se refuser à son aspect à une sorte d'enthousiasme ! Disons avec lui : « oui, sans doute, ce bel organe contient quelque chose de plus de tout ce qu'on nomme corps & matiere, quelque chose de surnaturel & de divin ». On n'ose pas en faire le siege de l'ame, cela seroit trop nouveau ; mais peut-être n'aura-t-elle pas dédaigné de mettre la dernière main à ce merveilleux

ouvrage. Il se peut du moins que, comme une salamandre qui se métamorphoseroit en sylphe, elle ait volontiers quitté le feu du cerveau, pour venir de temps en temps prendre le frais dans l'air de l'œil, où si elle n'a pas tout purifié, comme un autre Socrate, elle a du moins en sortant laissé des traces éternelles de la divinité dont elle fait portion. *Et vera incessu patuit deo.*

L'ouïe répond à la vision, & se fait de même. Le nerf acoustique, ou auditif, ayant pénétré dans l'oreille, s'y dilate en une étoile ou membrane également fine, suivant en cela cette constante uniformité que la nature montre par-tout. Cette toile qui revêt & tapisse les canaux demi-circulaires, est le siege de l'ouïe, ainsi que la rétine est celui de la vue. Tel est le centre où vont aboutir tous les rayons sonores. L'air mis en mouvement par quelque cause que ce soit, communique un léger frémissement au tympan ; celui-ci aux petits osselets de l'ouïe, qui mettent en branle l'air interne, lequel enfin frappe l'expansion infiniment molle & délicate dont j'ai parlé. Cette tunique a à peine foiblement tremblé, que l'ame a déjà entendu. C'est elle qui voit, qui entend dans l'oiseau comme dans le géometre & le métaphysicien. Il n'y a que les poissons, qui ne soient pas soumis au même mécanisme : ils entendent fort bien sans secours d'un organe pareil à celui des autres animaux. L'eau ébranlée par le son, porte par la communication du mouvement qui se propage d'ondes en ondes, porte, dis-je, la même sensation à leur *sensorium commune*, peut-être par le seul toucher. Comme les sourds ont leurs oreilles en quelque sorte dans leurs yeux, qui en semblent meilleurs, & les aveugles, leurs yeux dans leur tact, qui n'est cependant pas toujours aussi exquis chez les uns, que chez les autres ; (car quelle différence que celui de Saunderson, au toucher de nos quinze-vingts !) la nature n'a pas voulu sans doute priver les poissons de ce même

dédommagement de l'organe de l'ouïe, quoique ce qui le remplace, ce qui précisément constitue leur ouïe, ne soit pas connu.

Le spectacle & la considération des corps animés nous offrent à chaque pas tant de prodiges, que la seule fabrique de l'ame pouvoit les expliquer.

I. Une aussi petite masse que celle du cerveau, fût-elle conçue étendue en une surface cent fois plus mince que la plus légère feuille d'or, ne peut-être, selon Tralles, le rendez-vous de cette multitude innombrable d'images & de sons, que l'on veut y être propagée & mise en dépôt. C'est une galerie qui ne peut contenir tant de tableaux.

II. Quel seroit le langage des animaux, muets ou non, s'exprimant par des paroles, ou par des gestes ! Quelle confusion ! Quand je pense au seul catalogue des connoissances d'un homme, tel que Boerhaave, & au nombre des pages qu'il occupe dans Tralles, qui a pris la peine de le faire, j'aime à conclure avec lui que, comme tant de peintures ne peuvent former qu'un chaos ou un *amphigouri* d'images dans les meilleures têtes, tant de sons entrés dans le cerveau, n'en peuvent sortir que pêle-mêle, avec la confusion des langues de la tour de Babel, & comme en une espece de déroute.

Si l'ame n'eût eu la puissance de voir & d'entendre au loin par elle-même, pour se rappeler ensuite les sons & les images au premier acte de sa volonté : si elle n'eût pris sur elle de juger des corps indépendamment des sens soumis à leur action, & sans aucun rapport de ces vils *commis* ; plus de clarté, plus de triage, plus de distinction d'idées : impossibilité de donner à l'une la préférence sur l'autre. Comment les contempler, les séparer, les rapprocher, les combiner ? Où

sont, s'écrie merveilleusement notre docte commentateur, où sont les tiroirs & la commode assez vaste, pour mettre l'idée ou la représentation de chaque chose en un tel ordre, si bien en son lieu & sa vraie place, qu'elle soit facile à trouver ? Le cerveau, magasin, arsenal ou répertoire de toutes nos idées ! eh ! fi ; fi donc encore une fois ! Il ne manque plus que de définir ainsi la mémoire, pour donner dans tous les travers du matérialisme. Mais je veux que l'impression des objets externes passe jusqu'au cerveau, qu'on me dise donc quelle place un son, quelle place une image occupe dans ce viscere ; comment une simple machine peut s'accoutumer à distinguer les voix entr'elles, celles des animaux, de l'homme, de la femme, (& par elles, leurs différens âges,) & de cet amphibie sans barbe qui n'est ni homme ni femme, qui n'a de sexe que l'ombre du sien, & de talens que celui de chanter. Que tous nos savans *machinistes* nous disent par quelle mécanique je ne sais quel ressort sentant qu'on met dans la substance, qui elle-même le compose, se souvient d'une voix qu'on n'a entendue qu'une seule fois, il y a vingt ans ! Enfin qu'on réponde à S. Augustin, (j'ai droit de l'exiger) lorsqu'il objecte avec Tralles & autres, plus solidement peut-être que ceux qui ont lu Locke & Condillac ne se l'imaginent : « Par quel sens des idées toutes spirituelles, celle de la pensée, par exemple, & elle de l'être, seroient-elles entrées dans l'entendement ? Sont-elles lumineuses ou colorées, pour être entrées par la vue ? D'un son grave ou aigu, pour être entrées par l'ouïe ? D'une bonne ou mauvaise odeur, pour être entrées par l'odorat ? D'un bon ou d'un mauvais goût, pour être entrées par le goût ? Froides ou chaudes, pour être entrées par l'attouchement ? Que si on ne peut rien répondre qui ne soit déraisonnable, il faut avouer que toutes nos idées spirituelles ne tirent en aucune sorte leur origine des sens ; mais que notre ame a la faculté de les former de soi-même ».

Demandons moins : qu'on nous dise seulement quelle est la couleur ou l'image d'un son ? quelle est cette peinture, qui de la rétine, se propage au cerveau ; quelle est enfin cette trace des esprits animaux, par laquelle tout s'explique si commodément ? Et si on ne peut satisfaire une juste curiosité, nous serons en droit d'admettre un être dans le corps, distinct essentiellement du corps ; être qui du moins donne des raisons *spirituelles* de tous les phénomènes du regne pensant.

Chimères donc à jamais répudiées, à jamais reléguées chez les philosophes non chrétiens, toutes ces traces, ces vestiges, ces impressions des corps dans le cerveau ! Car comme tout ce que j'ai dit des sens nobles s'applique très-bien aux *roturiers*, parmi lesquels rien de si ignoble, rien de si bourgeois, ce me semble, que le tact ; il s'ensuit que l'odorat, à plus forte raison, n'aura pas plus de privilège que l'ouïe & la vue. Ainsi l'impression des odeurs aura ordre de ne point pénétrer au-delà de ce nerf des narines, tenu frais par la fine membrane de Schneider, qui le couvre, pour le mettre à l'abri des injures de l'air, & l'empêcher de se racornir. En effet, l'ame, qui entend sans oreilles, tandis que le corps n'entend point avec deux, n'a pas besoin de nez, pour sentir de loin ces corpuscules volatils, qui se font un jeu de la rappeler de la foiblesse à la force, & de la mort à la vie.

Mais où s'arrêtent ces *effluvia* de Boyle ? Quel nouveau Tralles marquera leurs limites ! ? Qui nous dira jusqu'où s'exhale l'évaporation des corps odoriférans ? Qui osera décider, si la *quintessence* des anciens, ou *l'esprit recteur* des modernes s'arrête à la première, ou a la force de monter jusqu'à *la seconde région* du cerveau, semblable à ces rayons qui s'éteignent en entrant par la cornée, avant que d'avoir passé à *la chambre postérieure de l'œil* ; à moins cependant que le plus fin tabac d'Espagne, qui ne peut se faire jour au travers

des petits trous de l'os ethmoïde exactement remplis par les filamens du nerf olfactif, ne résolut ce grand problème ?

Que d'embarras ! que d'incertitude par-tout ! Qui fixera encore le point où s'arrête la progression du mouvement imprimé par le toucher ? Qui dira jusqu'où le tact fait monter les esprits animaux dans le thermometre des nerfs ? Se dépouilleroient-ils de leur sensation ? Perdroient-ils la nouvelle modification qu'ils ont reçue, avant que de percer le crâne, comme les arteres vertébrales & carotides quittent une partie de leur tunique musculeuse, ceux-là, pour faire honneur à l'ame, qui du bout du doigt peut juger des corps, comme on le voit dans les aveugles ; celles-ci, pour ne pas troubler la raison par une élasticité insupportable, qui nous eût peut-être tous rendus fous ?

Cela accordé au docteur Tralles, c'est sans fondement qu'on s'est imaginé que les sensations se portoient jusqu'au cerveau, où elles ne faisoient que passer, plus vîte que l'éclair, au travers du crible des organes des sens ; & même que le principe sensitif, où l'ame ne recevoit aucune sensation, si elle ne pénétoit jusqu'au cerveau, qui est prouvé, par tant d'expériences & d'observations incontestables, être le siege de cette divine substance.

Ne dissimulons cependant rien ; il est des hypotheses favorables à la propagation ultérieure des sens des images, en un mot des sensations. Je vais les exposer.

Les objets sont représentés au fond de l'œil sur la rétine ; cette membrane est l'expansion du nerf optique ; ce nerf part de la moëlle du cerveau ; il est composé de fibres circulairement arrangées, qui forment une cavité imperceptible, dans laquelle coulent des esprits animaux, aussi invisibles que cette cavité. Or on conçoit aisément, dans

ce tube nerveux, autant de petites fibres qu'il y a de points dans l'image de l'objet, de sorte que chacune étant ébranlée par l'action des rayons qui forment cette image, semble pouvoir porter au cerveau, qui doit le rendre à l'ame, un ébranlement toujours diminutivement proportionnel, à mesure qu'il se propage, au point coloré ou à l'impression qu'elle a reçue.

Tel est le premier système, qui n'est peut-être *solide*, que du nom des parties qu'on met en jeu, pour expliquer ce phénomène.

Voici le second. Ce n'est plus l'ondulation des fibres nerveuses, qui produit les sensations dans le cerveau ; c'est le reflux des esprits, comme effarouchés. Globuleux, ils roulent en tous sens avec facilité ; ils peuvent reculer & avancer ; tous à la file, dans une seule fibrille, comme les carrosses du cours dans une allée, (je ne trouve point de comparaison plus sensible) les premiers sont à peine mis en branle, qu'ils rétrogradent, pressent les seconds, ceux-ci les troisiemes ; & ainsi toujours de suite, comme à la mer retirante, dont ils sont la très-subtile image, jusqu'à ce qu'enfin toutes les files ou séries d'esprits parviennent à cette partie du cerveau, que personne n'a jamais vue, si ce n'est feu M. de la Peyronie ; ou qu'on a vue, sans la connoître, & que les médecins nomment *sensorium commune* ; lequel *sensorium* a été placé presque dans les parties du cerveau, mais principalement (depuis qu'il a été détrôné de la glande pinéale) dans le corps calleux, & dans ce point où l'on a faussement conjecturé que se rassembloient tous les nerfs.

À présent sera-ce le choc du liquide, si étonnamment mobile & délié, qui produira la sensation proprement dite ? Sera-ce le retour des esprits refoulés, comme le Jourdain,

contre leur origine ? Où sera-ce le mouvement continué le long de la corde optique solide ?

À dieu ne plaise que nous admettions aucun de ces systèmes ! Nous marchons avec trop de zèle sur les pas du *Pluche* de la faculté de Breslau. *Quelle idée aurions-nous de notre ame*, si les sensations qui la déterminent, dépendoient d'un changement proportionnel à ce point presque mathématique dont j'ai parlé ; dépendoient d'une vision à l'infini de la matière sensitive, laquelle n'est elle-même que le mouvement imprimé au nerf, mouvement que certains, à cause de sa subtilité, ont cru lui-même immatériel ? La belle sensation, qui seroit produite par un seul point coloré, sonore, &c. dont l'effet se partageroit à toute une immense suite de globules nerveux ! La belle ame, qui ne sentiroit & ne penseroit, qu'en conséquence d'une impression qui iroit toujours s'affoiblissant, pour mourir enfin à sa dernière retraite ! La nature peut bien reconnoître une si grande simplicité ; mais ce qui lui fait honneur, n'en fait point à un être incompréhensible, qui est autant au-dessus d'elle, que le ciel l'est de la terre. *Longo jam proximus intervallo.*

Je ne veux point fermer les yeux sur tout ce qu'on allègue, ou peut alléguer, en faveur de l'une ou de l'autre hypothèse. Je conviens que le fardeau d'une image si infiniment divisée, ne seroit pas plus difficile à porter d'un côté, qu'à recevoir de l'autre, soit dans la supposition du reflux des esprits, soit dans celle de la marche du mouvement, ou de la propagation du changement des organes sensitifs. Je sais qu'il y a une parfaite analogie, qu'on n'a point encore assez fait valoir, entre la rétine & le cerveau ; que ces deux substances nous offrent le même spectacle ; même blancheur, même mollesse, même délicatesse par-tout, tant vasculaire que nerveuse. La branche ressemble au tronc, & le pavillon,

ou l'anti-chambre, à l'appartement du maître. J'ajouterai une chose qui ne s'est présentée à aucun auteur que je sache ; c'est que la parfaite homogénéité, ou similitude que je viens de remarquer, ne paroît pas être la raison probable pour laquelle la vision se fait toujours sur la rétine, excepté chez ceux qui, pour mieux voir, ont apparemment cru qu'il étoit à propos de couvrir d'un voile noir le verre de la lanterne magique, je veux dire, d'absorber les rayons dans la noirceur de la choroïde.

Que vous dirai-je de plus ? que le nerf optique ne paroît s'insinuer dans l'orbite, & percer l'œil, que pour y venir chercher l'impression des corps, au-devant desquels ce tube nerveux paroît s'avancer ; qu'il ne semble embrasser les humeurs de l'œil ainsi nommées, quoiqu'improprement ou assez mal, que pour réunir plus de rayons rassemblés dans la vaste & mince étendue de sa surface déployée ; pour ne rien laisser échapper, ne rien perdre, & tout mieux sentir par sa finesse exquise. Quoi encore ? Que les maladies du nerf optique arrêtent en chemin la matière, ou le mouvement qui alloit faire sentir le cerveau, & l'ame dans ce viscere, comme la pression arrête ou étouffe le son, au lieu même où elle se fait, d'autant plus qu'elle est plus forte.

Mais voyez, je vous prie, combien dangereuses sont les conséquences de telles hypothèses ! Elles ne vont rien moins qu'à prouver, 1^o que les impressions des corps vont, malgré Tralles, frapper le cerveau dans la santé, puisqu'il n'y a que les maladies, ou les obstacles qu'elles font intervenir au commerce interrompu des deux substances, qui puissent s'opposer à cette propagation. 2^o Les mêmes conclusions, si elles n'étoient pas *forcées*, sembleroient donner gain de cause au *pitoyable* auteur de *l'Homme machine*, en faisant du cerveau une espece de nape blanche, tendue exprès au-

dedans du crâne pour recevoir l'image des objets, du fond de l'œil, comme la serviette appliquée au mur la reçoit, du fond de la lanterne magique. Or cela ne crie-t-il pas vengeance, de rappeler aussi hardiment le système d'Épicure dans un temps aussi éclairé par la religion que le nôtre ? système, qui dans celui de Cicéron, brillant philosophe, étoit déjà fort décrié & tourné en ridicule.

Ce n'est pas tout ; bien d'autres calamités coulent de la même source empoisonnée. Le *sensorium* est dans le cerveau, & l'ame dans ce *sensorium*, non comme ces boîtes de Nuremberg, mais comme un timbre dans une montre. Ce timbre ne sonne pas toujours ; il est seulement toujours prêt à sonner, à *interroger l'heure* au premier coup de marteau, comme parle le triomphant rival de Lucrece, dans un poème moderne qu'on ne peut comparer à l'ancien. Mais qui donne ce coup ? Faut-il le répéter ? Le choc des fluides rétrogradans, ou des solides, qui ne peuvent être ébranlés, sans ébranler l'ame, laquelle est, pour ainsi dire, à l'extrémité du bâton, où, comme on sait, la force du mouvement portée de fibres en fibres, se fait principalement sentir. Quelle hypothese plus malheureuse & plus impie !

Loin d'ici tous ces agens corporels & grossiers, qui déshonorent les ames animales par des comparaisons mécaniques & triviales, bien dignes des vils ouvriers qui les font. Qui voit, qui entend, qui sent par soi-même & de loin, n'a que faire qu'on ait la complaisance d'aller au-devant d'elle, pour obvier à une foiblesse de myope, qui ne peut avoir une vue aussi forte que celle de notre ame. Loin d'ici, encore une fois, toute doctrine qui fait du cerveau une table originairement rase & polie, sur laquelle rien ne viendroit se dessiner, sans cette ouverture des sens où passe toute la nature ; mais qui ainsi vîtrée, pour être magnifiquement

ornée, & former un jour la plus belle galerie de tableaux, n'attend que les couleurs de la nature & le ciseau de l'éducation. Une telle doctrine en effet, comme tout ce qui conduit au matérialisme, devrait être despotiquement bannie, ou plutôt punie.

Mais que j'aime la contradiction, ou du moins l'irrésolution dans laquelle, dirai-je le disciple, ou le rival de Boerhaave, & après lui l'admirateur de Haller, fait tomber ce grand homme, lorsqu'au lieu de lui faire simplement exposer les systèmes, comme il a vraisemblablement fait dans tous les temps, on lui fait expliquer en vacillant la révision, tantôt par une hypothèse, & tantôt par une autre ! Ce qui fait bien voir, dit-on, quel labyrinthe sans issue est la vision, puisqu'un tel homme ne sait quel parti prendre & enseigner. *O commentatores, doctum pecus ! Savantes mâchoires !*

Quoi de plus propre à dégoûter des systèmes ! Et que Tralles montre de jugement, en rejetant ceux mêmes qui semblent nous forcer d'en choisir un d'entr'eux !

Concluons donc, avec ce judicieux auteur, que le cerveau a beau attendre & paroître fait exprès, pour recevoir une nouvelle modification, avec celles des organes qui la lui transmettent, il ne lui vient pas le moindre lambeau d'image ; pas le moindre rayon sonore ; pas la moindre réflexion de lumière. Le jour est dans l'œil & la nuit dans la tête. En conséquence de ce jour-là, l'ame voit cependant. Ô prodige ! Ô mystère ! C'est tout ce qu'on sait. Newton, le grand Newton, qui semble avoir passé les bornes de l'esprit humain, monté, l'optique à la main, sur les épaules quarrées de tous ces animaux qu'on appelle anatomistes, n'en savoit pas davantage. Au fait de la chose, il ignoroit le *quomodo*. Et celui qui a été tout ensemble l'architecte & le réformateur d'un art,

dont les manœuvres que je viens de dénommer lui ont fourni, n'en déplaise à Tralles, presque tous les matériaux, portant cependant devant soi le flambeau d'une toute autre théorie que l'immortel Anglois n'en a pas vu plus loin. « À l'occasion de la peinture des objets sur la rétine, disoit-il, l'ame voit. Je ne sais rien de plus (si ce n'est des systèmes) sur tous les sens, dont je me fais gloire d'ignorer l'action ultérieure & immédiate ».

Si telle est la pénétration de l'esprit humain dans ceux qui l'ont portée plus loin, ô que l'homme a bien sujet de s'enorgueillir !

Enfin peu m'importent tous les systèmes ; il est facile de se consoler d'une ignorance que les seuls ignorans n'avouent point. Je plaide pour l'ame de mes freres ; & pourvu que ce soit elle qui voie, & non le corps, c'est tout ce que je demande ; car ce qui se dit d'un sens, est aussi applicable à tous les autres, que ce qui se dit des animaux, l'est mutuellement à l'homme. Or Aristote m'accorde cette grande vérité, lui qui n'est pas accusé de favoriser le spiritualisme. Tant mieux ! Plus de dispute ; j'ai trouvé le point fixe, d'où je vais partir pour dépouiller des organes injustement élevés sur les débris du principe qui les anime, & détrôner pour jamais le tyran usurpateur de l'empire de l'ame ; c'est la *matiere*, à laquelle il est temps de faire succéder *l'esprit*.

Tout le domaine de notre vaste entendement vient d'être réduit à un seul principe par un jeune philosophe que je mets autant au-dessus de Locke, que celui-ci au-dessus de Descartes, de Mallebranche, de Leibnitz, de Wolf, &c. Ce principe s'appelle perception, & il naît de la sensation qui se fait dans le cerveau.

C'est une chose assez singulière, qu'après avoir nié la propagation de l'impression des sens jusqu'au cerveau, j'admets cependant ce qui la suppose ; mais Tralles vous l'avouera ; nous autres auteurs, gens distraits, nous perdons de vue nos principes : nous accordons ce que nous avons nié, nous nions ce que nous avons accordé ; & comme les astronomes ne s'étonnent pas d'une erreur de quelques milliers de lieues dans leurs calculs de la distance des planètes, suivant M. de Fontenelle, une douzaine de contradictions nous semble une bagatelle, tant l'art est difficile !

Au fond ne vaut-il pas mieux rendre enfin justice à la vérité, que de s'opiniâtrer, comme un sot, contre elle ? Oui, le changement que l'action des corps externes occasionne dans les nerfs des organes sensitifs, est porté par ces tuyaux au cerveau, qui éprouve, en conséquence du nouveau mouvement qu'il reçoit, une modification nouvelle ; & par elle, une nouvelle façon de sentir, à laquelle on a donné le nom de *sensation*. Ce que portent les nerfs ébranlés, n'en est que la matière, ou la cause matérielle. Ôtez cette sensation, comme dans tous les cas, où ce qui alloit la produire, est arrêté en chemin, comme par d'insurmontables *ganglions* ; vous n'aurez point de perception, l'âme n'apercevra pas plus, que ne sentira le cerveau.

Ainsi en faisant l'exposition de cette nouvelle doctrine, demandons grâce pour tant de paroles perdues : à condition cependant qu'il nous sera permis de ne pas dire des choses à l'avenir. Car qui en dit ? Dans cette idée nous suivrons le célèbre commentateur de Leibnitz.

Les sensations forment ce que Wolf appelle les *idées matérielles* ; les perceptions forment les *idées sensitives*. Les

idées matérielles font naître les idées sensibles, & réciproquement celles-ci donnent lieu à la génération de celles-là.

Tel sentiment, telle perception, répond donc toujours à telle sensation, & telle sensation à tel sentiment ; de sorte que la même disposition physique du cerveau produit toujours les mêmes idées, ou la même disposition métaphysique dans l'âme. Vous croirez peut-être que cette perpétuelle coexistence & identité entre ces deux fabriques d'idées corporelles & incorporelles, est un vrai matérialisme ? Point du tout. Wolf vous assurera que cela n'empêche pas leur distinction essentielle ; que les premières sont enfans de la chair & du sang ; tandis que les secondes, plus sublimes, s'élevent à l'être auquel elles appartiennent, l'esprit pur. D'où il s'ensuit que les unes ne sont que des causes accidentelles ou occasionnelles, mais nullement essentielles ou absolues des autres.

Mais pour former ces idées matérielles, Wolf a dû admettre cette propagation jusqu'au cerveau, des impressions produites par les corps externes sur les organes sensitifs ; aussi ne s'y est-il pas refusé. Il consent que les nerfs soient ébranlés jusqu'à leur origine ; & c'est la nouvelle modification produite par cet ébranlement, qu'il a jugé à propos d'appeler *idées matérielles*, mais il ne veut pas qu'elles demeurent plus long-temps tracées dans le viscère de l'âme, que Tralles ne veut les images des objets représentés sur la rétine. Il veut encore que les idées sensibles aient le même sort, qu'elles s'éclipsent, quand l'attention cesse d'être appliquée à ces perceptions ; que l'âme les perde de vue, & ne puisse enfin se les rappeler que par la mémoire, par l'imagination, ou par une cause ou disposition interne corporelle, tout-à-fait semblable à celle qui avoit

originaires occasionnés ces perceptions. Voici comment cela peut mieux, dit-on, se concevoir. Quoique ces deux genres si différens d'idées se soient point *actu*, ni dans le cerveau, ni dans l'ame, elles sont cependant *potentiellement*, comme parle notre docteur, dans ces deux substances ; de maniere que, *positis ponendis*, elles pourront s'exciter & s'engendrer tour-à-tour. Telle cause externe, je le suppose, aura fait naître telle sensation ; telle cause interne corporelle aura ensuite la même vertu : mais la même idée matérielle, comme on l'a dit, réveille toujours le même sentiment de l'ame, qu'elle a une fois produit, comme ce sentiment donne lieu à la sensation dont il est émané. Ce qui est toujours vrai, soit que l'idée sensitive naisse de l'idée matérielle, ou des causes incorporelles dont j'ai fait mention.

Tel est ce flux & reflux continuel de mouvemens, de sensations & de pensées, qui se répondent si parfaitement, qu'un géometre ne manqueroit pas de dire qu'il est clair que l'ame est au corps, ce que le corps est à l'ame, & réciproquement, dans la plus grande exactitude. Mais les idées raisonnables, spirituelles, réfléchies, sont sans doute aussi intimement liées aux sensibles, que celles-ci le sont aux matérielles. On observe par-tout la même chaîne & les mêmes dépendances. Le cerveau reçoit-il une nouvelle impression ? Nouvelle idée dans l'ame. Celle-ci s'affecte-t-elle d'une nouvelle idée ? Non-seulement il en résulte les mêmes mouvemens & les mêmes sensations dans le corps : mais si cette affection est profonde, l'attention s'en mêle ; c'est elle qui la considère, l'examine, la retourne. Alors elle prend le nom de réflexion, faculté de l'ame qui sert à combiner un sentiment & tous ses rapports, avec une infinité d'autres qui se représentent par les causes spirituelles, ou corporelles, dont on a parlé. C'est ainsi que l'ame n'a qu'à se replier en quelque sorte sur elle-même pour exercer ses plus brillantes

facultés, les étendre, montrer du génie, de la force, de la sagacité ; semblable à un rayon qui ne se réfléchit point, sans devenir plus actif ; ou, si l'on veut, à une draperie qu'un heureux pli du peintre ou du graveur embellit.

Laissons l'hypothèse des perceptions Wolfiennes, déjà donnée dans tant d'ouvrages, & particulièrement en peu de mots dans *l'histoire naturelle de l'ame*. Quelque plaisante qu'elle soit, il sera encore plus agréable, de contempler le merveilleux concert du corps & de l'ame dans la mutuelle génération de leurs goûts & de leurs idées ; & c'est un apologue original, de je ne sais quel auteur badin, qui va nous donner ce petit divertissement philosophique. Le cerveau parle le premier, & l'ame répond.

D. Comment trouvez-vous le sucre ?

R. Comme vous, doux.

D. Le jus de citron ?

R. Acide.

D. L'esprit de vitriol ?

R. Beaucoup plus acide.

D. Le quinquina ?

R. Amer.

D. Le sel marin, &c.

R. Sottes questions ! Comme vous, encore une fois, & toujours comme vous. Depuis que j'ai perdu les *idées innées*, & les belles prérogatives dont Descartes & Staal m'avoient si généreusement gratifiée, êtes-vous à savoir que je ne reçois rien que de vous, & que vous ne recevez rien que de moi ; que

je ne me gouverne que par vos volontés, comme vous ne vous réglez que sur les miennes. Ainsi donc point de dispute & grand silence, nous sommes faits pour être toujours d'accord. Les préjugés seuls pouvoient mettre le divorce, où sont naturellement la complaisance & les mêmes penchans ».

Rien de plus juste, rien de plus sensé, rien de plus conforme au vrai, que ces réponses de l'ame. Il étoit difficile de mieux *peindre*, quoiqu'en riant, le commerce intime des deux substances, & la génération réciproque des idées de l'ame par celles du corps : *Ridendo dicere verum, quid vetat ?* En effet chacun n'a qu'à rentrer en soi, pour sentir que l'ame n'est pas plus contredite par le cerveau, tout grossier qu'il paroît, que lui-même ne l'est par l'ame, beaucoup plus polie. Mêmes sensations, toutes choses égales, mêmes goûts des deux parts, mêmes opinions, même façon de sentir & de penser. Si l'ame en change avec le corps, le corps en change avec l'ame. Enfin l'imitation est si parfaite, qu'on peut dire que c'est une vraie singerie, ou vraie comédie qui se joue dans le cerveau, soit qu'on rêve, soit qu'on veille, sans qu'on puisse décider lequel du corps & de l'ame a été le premier acteur, ou, si l'on veut, le premier singe, parce qu'on ne sait lequel des deux a commencé le premier. Et c'est apparemment ce qui aura jeté dans le matérialisme, tous ces petits philosophes qui ne jugent que sur l'écorce des choses.

N'outrons rien ; quelqu'unis & intimement liés que soient entr'eux l'ame & le cerveau, leur bonne intelligence ne dure pas toujours. C'est comme en mariage, le ménage va mal quand les cœurs sont mal assortis. Deux chiens pris ensemble, ne tirent pas plus chacun de son côté, qu'une pauvre ame timorée par le scrupule, & des nerfs, qui, si on les laissoit faire, imaginent qu'ils auroient bien du plaisir à le braver. De là, de cette source empoisonnée, toutes ces

contrariétés qui ont fait imaginer plusieurs ames aux philosophes embarrassés de deviner l'énigme de l'homme ; de-là ces peines & ces combats, si flatteurs pour la raison & pour la vertu, quand elles peuvent par hasard faire pencher la balance de leur côté, & remporter la victoire.

Plus l'éducation est contraire à la nature, plus il en résulte dans le courant de la vie d'incompatibilité entre les deux substances. La vaincre, cette contrariété, c'est le triomphe de l'homme, qui seul a ce pouvoir, comme je le dirai plus au long, lorsque j'aurai occasion de faire sentir combien l'homme, tout animal qu'il est, est cependant au-dessus de tous les animaux. Je ne négligerai pas de dire en passant qu'il y a eu des philosophes, qui ont singulièrement expliqué cette bizarre contradiction de l'homme avec lui-même ; c'est par la méprise des ames, qui se trompant de porte, entrent dans les corps qui ne leur conviennent pas, & laissent là ceux qui leur étoient destinés. Ce sont ces étourdies, dit-on, qui font les gens distraits, ceux qui prennent la femme d'autrui pour la leur, ceux qui siflent, chantent, dansent, ou tournent le dos, au moment même qu'on répond aux questions qu'ils viennent de faire. Si cela étoit, l'ame d'un poëte pourroit bien ne pas s'accommoder de ces méprises ; elle ne se trouveroit pas à l'aise, ni tranquille, dans un sang bouillant & courageux. Toujours inquiète & en proie aux plus grandes anxiétés, elle n'auroit d'autre ressource que elle des plantes transplantées ; car alors dégénérer, c'est acquérir. Mais le sang auroit-il tant d'influence sur l'ame ? il n'y a qu'un médecin qui puisse soutenir ce paradoxe. *Tres medici, duo athei.* Wolf n'a pas été la dupe de leur matérialisme le mieux masqué.

Mettons un vernis sérieux sur ce badinage ; & puisque nous en sommes à l'entrée de l'ame dans les corps animés, & que cela nous conduit naturellement au mystere de l'union

des substances, faisons ici quelques questions à ce sujet avec toute la modestie qui nous convient.

L'ame seroit-elle attirée dans les corps des animaux du sein de la divinité, dont Platon, enchanté de la beauté de la sienne, a voulu qu'elle fit portion ? Y seroit-elle attirée, comme une planète l'est par une autre planète ? Serait-ce par sa propre impulsion, plutôt que par attraction ? Serait-ce par un mouvement machinal, qu'elle seroit portée vers nous, ou par ce mouvement de pitié, de compassion ou d'humanité, qui nous engage à montrer le chemin à un malheureux qui s'égaré ? Auroit-elle descendu du ciel sur la terre, pour nous éclairer dans les ténèbres & les préjugés de la vie ? Hélas ! pour un préjugé, dont elle secoue le joug, elle reçoit les entraves de cent. N'auroit-elle pas plus de goût, plus de sympathie à s'unir à telle machine, qu'à telle autre, afin de compenser des ressorts d'une trop grande vivacité, par le phlegme de la raison & du bon sens ; & réciproquement la lenteur des roues du corps, par son action & par son feu ? La sympathie que nous éprouvons tous les jours dans les cercles, & auprès des tapis verts, rend cette conjecture plausible.

Mais tout ceci ne touche point encore le but que je me suis proposé. Par quelle sorte d'emboîtement, d'articulation, de charnière, de contact enfin, l'ame seroit-elle agencée avec le cerveau ? Surnageroit-elle sur la superficie, comme l'huile sur l'eau ; beaucoup plus active sur le corps, quoique moins nubile à ses particules les plus mobiles & les plus déliées ? Cette union vous paroît étrange ! Mais le plus précieux des métaux, l'or ne s'amalgame-t-il pas sans peine avec un vil semi-métal ? Ainsi le pur esprit qui nous anime se fondroit avec quelque point cortical ou médullaire du cerveau. Ainsi le *mercure* de nos ames, pour emprunter cette autre

comparaison de la chymie, s'amalgameroit ici avec le fer de nos organes, sans qu'aucunes *crudités* pussent l'en empêcher.

Mais non, questions frivoles & puériles, toutes celles qu'on peut faire à ce sujet ! Songeons que ce qui est corps, se lie étroitement à ce qui ne l'est pas ; ce qu'on conçoit, à ce dont on n'a aucune ombre d'idée ; ce qui n'a point de parties, à ce qui en a ; ce qui ne peut être ni vu, ni touché, ni soumis en aucune manière à nos sens, à ce qu'il y a de plus sensible, de plus grossier, de plus palpable. Songeons que le visible se joint à l'invisible, le matériel au spirituel, l'indivisible au divisible à l'infini. Comment une aussi foible intelligence que la nôtre, pourroit-elle comprendre l'ouvrage d'un dieu, qui pour se jouer de fieres marionettes, a voulu par sa toute-puissance unir deux choses aussi contraires que le feu & l'eau, & serrer d'étroits liens ce qui n'offre aucune prise l'un à l'autre ? Hélas ! comme dit plaisamment Voltaire, « nous ignorons comment on fait des enfans, & nous voulons savoir comment on fait des idées. » L'union de la cause est aussi incompréhensible, que la génération de ses effets.

Mais que dis-je ! Pardon, Leibnitiens ; vous avez appris à l'Europe étonnée que ce n'est que métaphysiquement que sont liées les deux substances qui composent l'homme, & que, quoique l'ame n'habitât point dans le corps, elle n'en exerçoit pas moins sur lui un empire harmonique & corrélatif. Ainsi voilà un grand mystere dévoilé ! Quelle sagacité d'avoir senti les inconvéniens de placer l'ame dans un lieu où il n'y a que du mouvement, & où elle ne pouvoit agir que par ce mouvement mécanique !

Quoiqu'il en soit, comme c'est par sa volonté que l'ame agit, & que c'est elle qui fait sa gloire & son triomphe, nous

allons un peu moins légèrement que nous n'avons fait, exposer sa force & son despotisme sur le corps.

Non-seulement il est certain (& personne n'en peut disconvenir, sans avoir perdu le bon sens,) que le corps est soumis à la volonté dans les animaux, mais on voit qu'elle se fait obéir plus vite que l'éclair ne parcourt, tant elle semble tenir en souveraine les rênes des organes qui lui sont subordonnés. Figurez-vous la volonté, pour en avoir une belle image, lançant du haut de la glande pinéale, ou d'ailleurs, (puisqu'elle en est déçue, malgré l'autorité de Descartes,) lançant, dis-je, ses esprits, comme Jupiter lance sa foudre du haut des nues. Voilà ses ministres : la volonté dit, les esprits volent, & les muscles obéissent. Or voici comment tout cela se fait.

La moëlle épinière n'est que la moëlle alongée plus rassemblée, plus compacte ; on peut dire que c'est le cerveau même qui descend, s'accommode, & se moule au canal des vertebres ; combien de nerfs partent de la substance médullaire de ce canal ! Et que sont-ils eux-mêmes ? Une prolongation en forme de petits cordons, de cette moëlle de l'épine : de cordons creux, dans la cavité desquels se fait une vraie circulation des esprits animaux, comme de sang dans les vaisseaux sanguins, & de lymphe dans les vaisseaux lymphatiques, quoique les yeux armés des plus excellents microscopes n'aient jamais pu voir, ni toute l'industrie anatomique découvrir, ni ce subtil fluide, ni le dedans des tuyaux qu'il parcourt avec la vivacité de la lumière. Ces esprits qu'on admet, quoiqu'invisibles, tandis que tant de *libertins* ne croient point à l'ame, parce qu'elle ne tombe pas sous les sens : ces esprits, dis-je, sont originairement une production du plus pur sang de l'animal, de celui qui lui monte au cerveau, tandis qu'il est nécessaire que le plus épais

descende ; c'est ce sang vif & mobile qui les donne à filtrer ; ils passent de la substance corticale dans la médullaire, ensuite dans la moëlle allongée, dans celle de l'épine, & enfin dans les nerfs qui en partent, pour aller, invisiblement gros d'esprits, porter avec eux le sentiment & la vie dans toutes les parties du corps.

Arrivés aux muscles, ces nerfs s'insinuent dans leur masse, s'y distribuent par-tout, & s'y ramifient, jusqu'à s'y perdre enfin. On ne peut plus les suivre, ils se dérobent aux meilleures loupes, aux plus subtiles injections ; il n'y a point d'art connu pour les débrouiller & les découvrir ; on ne sait, & vraisemblablement on ignorera toujours ce qu'ils deviennent. Mais comme tout ce qui prend vie dans les animaux sent la moindre piquûre, il est probable que ces organes du mouvement & du sentiment, ou se changent en fibres grêles musculeuses, (qui alors seroient conséquemment une vraie prolongation des nerfs, comme les poils,) ou pénètrent tellement ces fibres, & s'entrelacent si bien avec elles, qu'il n'est pas possible de trouver un seul point dans un muscle, dont le sentiment ne manifeste pas la présence ou le mélange du nerf ; & c'est aussi à-peu-près ce que pensent les anatomistes les plus sceptiques. Je n'en connois point qui le soient plus que le célèbre auteur de ces planches immortelles, qui ont rejeté dans l'oubli celle-là même qu'il en avoit si savamment tirées.

Telle est la force qui contracte les muscles, & le chemin que la volonté, & souvent à la vérité la machine même, lui fait faire. On juge aisément que ce chemin étant libre & ouvert depuis le commencement jusqu'à la fin, on juge, dis-je, que le suc nerveux peut sans nul délai, & même sans aucun intervalle de temps sensible, se rendre, dès que l'ame commande, aux parties qu'on veut remuer.

Cette force, comme on voit, ne peut être soupçonnée d'être inhérente au corps des muscles ; elle leur est tout-à-fait étrangère, & n'a rien de commun avec celle qui leur est propre ; mais l'une sert exciter l'autre, il ne lui faut qu'un instant pour aller à elle, & voler à son secours.

Telle est la facilité que les deux puissances du corps ont de se joindre & de se réunir, pour faire, suivant le langage de l'école, un *agrégat* de forces composées de celle qui est infiniment mobile, & de celle qui est absolument immobile par rapport aux parties où elle réside.

Rien n'étoit plus nécessaire que cette prompte réunion, pour favoriser ce grand agent des corps animés, cet archée, (*archæus faber*) à qui le sentiment doit son existence, comme au sentiment la pensée, je veux dire le mouvement. Certainement l'une sans l'autre n'eût pu produire tant d'effet, sur-tout celle du *parenchyme*, qui est la plus foible. Effectivement, qu'est-ce que la contraction spontanée, sans les secours vitaux ? Et ceux-ci à leur tour remueroient-ils si puissamment de telles machines, s'ils ne les trouvoient toujours prêtes à être mises en branle par cette force motrice, par ce ressort inné, si universellement répandu par-tout, qu'il est difficile de dire où il n'est pas, & même où il ne se manifeste pas par des effets sensibles, même après la mort, même en des parties détachées du corps, & coupées par morceaux. Le feu qui fait durer plus long-temps la contraction du cœur de la grenouille, mis sur une assiette chauffée, seroit-il le principe moteur dont nous parlons ? L'électricité ne rendroit-elle point plausible cette nouvelle conjecture ?

Quoiqu'il en soit, pour revenir aux esprits animaux, ce fluide imperceptible qui semble émaner de la volonté, comme de la source, pour être transmis par tant de ruisseaux aux

organes du mouvement, est prouvé par la nécessité de l'intégrité des nerfs pour l'usage ou l'exécution des mouvemens volontaires ; car si les autres canaux, j'entends ceux qui se rendent aux muscles qu'on veut faire agir, sont liés, coupés ou bouchés, l'ame desire & commande vainement ; ces parties sont immobiles, jusqu'à ce que ces tuyaux & leurs sucs soient remis en liberté : mais alors le mouvement, ou le sentiment, ou l'un ou l'autre, renaissent sur le champ dans la partie qui en étoit privée.

Puisqu'il est vraisemblable que chaque dernier filet nerveux s'abouche avec chacune des premières fibres musculuses, dans lesquelles peut-être chaque filet dégénere, on pourroit conclure que les esprits animaux, passant de cette extrémité du nerf qui les porte, dans toutes les fibres du muscle, sont eux-mêmes cette force générale de la vie, dont je parle, & qu'en se joignant à celle de chaque partie solide, elle en augmente, comme je l'ai dit, les ressorts : ressorts d'autant plus foibles, que la vie est moins forte, puisqu'ils diminuent & semblent se retirer avec elle.

Vous seriez curieux de savoir par quelle mécanique un fluide aussi fin, aussi délié, peut venir à bout de rapprocher les élémens des fibres, de gonfler de si gros muscles, & de contracter vigoureusement de si puissans corps. J'avoue que mon ame se perd, où mes yeux ne voyent goutte ; mais vous avez Bernouilli, Bellini, tant d'autres, & sur-tout Borelli, qui vous diront, si vous aimez les romans philosophiques, ce qu'ils ont ingénieusement rêvé a ce sujet.

Pour moi je me contenterai d'observer que la cause physique de la contraction des muscles n'est d'elle-même que le premier effet d'une cause métaphysique, qui est la volonté. Le moyen de faire au cerveau l'honneur de le regarder comme

le premier moteur des esprits ! C'est l'élever sur les débris de l'ame, & lui faire usurper ses droits. Il y a long-temps que le *cœur de Baglivi* ne bat plus, si ce n'est dans sa tête. Il faudroit que la dure mere fût capable de bien autre chose que de coups de piston. Il n'y a pas jusqu'aux arteres du cerveau, qui ne soient très-peu musculeuses : ce qui fait, comme on l'a insinué, qu'elles ont peu d'élasticité. Et quand elles en auroient davantage, en conscience a-t-on jamais mis l'ame dans les muscles ? Le cerveau doit tout jusqu'à la sécrétion de ses esprits, à l'action du cœur. Voulez-vous que ce soit ce viscere qui les envoie dans les muscles au gré d'une volonté qu'il n'a pas ; car il est décidé par des sillogismes en forme, malgré Locke & tous ses partisans, que la matiere ne peut vouloir. Tous les mouvemens répondront à la fois à la systole du cœur ; il n'y aura plus de distinction entre les volontaires & les involontaires, ils se feront tous ensemble avec la même parfaite égalité, ou plutôt il n'y en aura point de la premiere espece ; ils seront tous *spontanés*, comme ceux d'une vraie machine à ressorts. Or quoi de plus humiliant ? Nous ne serions tous que des machines à figure humaine. Fort bien, Tralles ! *optime arguisti*.

Reconnoissons dans la volonté un empire que ne peut avoir le cerveau. Celui-ci ne nous offre que boue, fange & matiere. Celle-là remue à son gré une infinité de muscles : elle ouvre, ferme les sphincters, suspend, accélere, peut-être étouffe la respiration dans ceux qui n'ont point d'autres armes pour se soustraire au trop pesant fardeau de la vie ; elle donne des défaillances, des extases, des convulsions, & enfante en un mot tous ces miracles qu'une imagination vive & *Follarde* rend plus faciles qu'on ne croit.

La volonté seroit-elle donc matérielle, parce qu'elle agit ainsi sur une matiere aussi déliée que celle des esprits ?

De tels prodiges pourroient-ils être rejetés sur l'activité d'éléments aussi grossiers que le sont les plus subtiles molécules de nos corps ? la volonté, d'un autre côté, seroit-elle dans le cerveau, sans lui appartenir, sans en faire partie ? Quoiqu'il en soit, elle est tout-à-fait distincte du viscère qu'elle habite ; c'est un illustre étranger dans une vilaine prison.

Mais voici une preuve nouvelle de la spiritualité de la moitié de notre être : je la crois tellement sans réplique, que je défie tous les matérialistes d'y répondre. Vive dieu ! quel dilemme !

Il n'y a dans tous les corps animés que solides & fluides ; les uns se ratisent par des frottemens continuels qui les usent & les consomment. Les autres laissent sans cesse évaporer leurs particules aqueuses, leurs principes les plus mobiles & les plus volatils, avec ceux que la circulation a détachés des vaisseaux. Tout transpire ensemble, & tout se répare de même, (avec usure ou surcroît jusqu'à un certain âge,) par le merveilleux ouvrage de la nutrition.

À présent, dites-moi, je vous prie, où vous voulez mettre la volonté. Sera-ce dans ce qui se ratisse, ou dans ce qui s'évapore ? La ferez-vous galopper dans nos veines & courir comme une folle avec nos liqueurs ? Direz-vous que tranquillement assise sur son trône médullaire, sans participer en rien à ce qui arrive au corps, elle voit du haut de sa grandeur les orages se former dans les vaisseaux, comme on entend gronder le tonnerre sous ses pieds du haut des Pyrénées ? Vous n'osez soutenir une si étrange opinion ! Donc l'âme est distincte du corps. Donc elle habite quelque part hors du corps. Oh ! dieu le sait, & les Leibnitiens. C'est ainsi

que nous autres spiritualistes, quoique assez fermes & même opiniâtres, chantons quelquefois la palinodie.

Non, encore une fois, non, la volonté ne peut être corporelle. Concevez-vous que le corps, ou quelque partie privilégiée de ce corps, (que vous connoissez si bien) puisse tantôt vouloir & tantôt ne pas vouloir ? Concevez-vous matériel, ce qui envoie, tantôt plus, & tantôt moins d'esprits, & tantôt point du tout ; ce qui les suspend, les fait marcher, courir, voler ou s'arrêter, au gré de ses desirs ? Rendez-vous donc au *spiritualisme*, à la vue de l'absurdité du système contraire. Quelle simplicité, pour ne pas dire quelle folie, de croire avec Lucrece, que rien ne peut agir sur un corps que ce qui est corps ? La volonté étant une partie de l'ame, est incontestablement spirituelle, comme son tout ; & cependant elle agit visiblement sur ces corpuscules deliés qui ont la mobilité, non du vif argent, non de la *matiere subtile*, mais de l'éther & du feu. Et il faut bien que cela soit, puisque c'est elle qui les détermine, qui les met en marche & leur enseigne jusqu'au chemin par où ils doivent passer... Mais écoutons nos adversaires.

« Comment la volonté peut-elle agir sur le corps ? Quelle prise a-t-elle sur les esprits animaux ? Quels sont les moyens dont l'ame se sert pour faire exécuter ses volontés ? »

» Pourquoi le chagrin resserrant le diametre des vaisseaux, y fait-il croupir la lie des fluides desséchés ; d'où naissent les obstructions de l'imagination, le délire sans fièvre sur un certain objet ; les ris, les pleurs qui se succèdent tour-à-tour, & enfin la plus nombreuse & la plus bizarre cohorte d'accidens hypochondriaques ; tandis que la joie fouette le sang, comme le libre cours de tous les fluides fait circuler la joie, non-seulement dans les veines de l'homme gai ; mais la

fait passer par communication dans le cercle le plus sérieux ? Pourquoi les passions si foibles dans les uns, si violentes dans les autres, laissent-elles ici le corps & l'ame en paix, pour les tourmenter là ? Pourquoi l'irritation de la *paire vague & du nerf intercostal*, communs aux intestins & au cœur, allumant la fièvre, met-elle en si grand désordre le corps & l'ame ? Quel est l'empire des vésicules séminales trop pleines ? Toute l'économie des deux substances en est bouleversée. Un coup violent sur la tête jette l'ame la plus ferme en apoplexie. Elle ne peut pas plus s'empêcher de voir jaune dans l'ictère, que le soleil rouge, au travers du verre ainsi coloré, fait exprès pour pouvoir impunément regarder ce bel astre. Enfin si telle est l'absolue nécessité des sens, du cerveau, de telle ou telle autre disposition physique, pour produire les idées liées à cet arrangement d'organes ; si ce qui bouleverse la circulation & le cerveau, bouleverse l'ame *quant & quant*, comme dit Montaigne ; pourquoi recourir à un être, qui paroît *de raison*, pour expliquer ce qui est inexplicable hors du matérialisme ? &c. »

Rien de plus aisé que de répondre, s'il ne l'étoit encore plus d'interroger. Que voulez-vous que je vous dise ? Vous savez déjà tout le mystère. Telle est l'union de l'ame & du corps, & nous sommes ainsi faits. Voilà toutes les difficultés tranchées d'un seul mot.

Mais le moyen de ne pas s'écrier avec S. Paul, *ô altitudo !* à la vue de tant d'incompréhensibles merveilles ! l'ame ne participe en rien de la nature du corps, ni le corps de l'essence de l'ame ; ils ne se touchent en aucun point ; ils ne se poussent & ne s'affectent par aucun mouvement, & cependant la tristesse de l'ame flétrit les charmes du corps & l'ulcère au poumon ôte la gaieté de l'esprit. Compagnons invisibles & inséparables, ils sont toujours ensemble, ou sains ou malades.

Mais peut-on être sain dans un lieu pestiféré ? Peut-on être fort dans les langueurs ? N'est-il pas naturel que l'âme, qui ne fait rien que par le ministère des sens, se ressente de leurs plaisirs, & partage leurs calamités ?

Mais l'âme que la volupté paroît avoir absorbée, ne lui cede, ne disparoît que pour un temps ; elle ne s'étoit éclipsée, en quelque sorte, que pour reparoître, plus ou moins brillante, selon la modération avec laquelle on s'est livré à l'amour. La même chose s'observe dans l'apoplexie, où tantôt l'âme, qu'un coup de foudre sembloit avoir frappée, reparoît, comme le soleil sur l'horizon, dans toute sa splendeur, & tantôt dépourvue de mémoire & de sagacité, souvent imbécille. Mais alors qu'est-ce autre chose qu'un foible pinçon, qui a pensé être écrasé dans sa cage, ou qui pressé dans un passage étroit, y a laissé ses plus belles plumes ?

Les bornes de l'empire de la volonté étant en raison de l'état du corps, est-il surprenant que les organes n'entendent plus, pour ainsi dire, la voix de leur souveraine, lorsque les chemins de communication sont rompus ? Si vous exigez de mon âme qu'elle leve mon bras, lorsque le *Deltoïde* ne reçoit plus le sang artériel ou le suc nerveux, exigez donc aussi qu'elle fasse marcher droit un boiteux.

Quoique les organes les plus soumis à la volonté, lui deviennent nécessairement rebelles, quand les conditions de l'obéissance viennent à manquer, l'âme s'accoutume cependant peu-à-peu à cette résistance & à cette immobilité des parties ; & si elle est sage, elle se console aisément de la perte d'un sceptre qu'elle n'avoit que conditionnellement.

Rien ne relève tant la dignité & la noblesse de l'âme, que de voir sa force & sa puissance dans un corps impuissant & perclus. La volonté, la présence d'esprit, le sang-froid, la

liberté même ne se soutiennent & ne brillent-elles pas, avec plus ou moins d'éclat, au travers de tous ces nuages que forment les maladies, les passions ou l'adversité ? Quelle gaieté dans Scarron ! Quel courage dans ces ames sublimes, dont la force, loin de s'énerver, redouble par les obstacles ! Au lieu de succomber au chagrin qui tue les autres, chez elles la raison a bientôt fait l'ouvrage du temps.

Si la volonté est esclave, c'est moins du corps que de la raison ; mais elle ne subit ce joug que pour faire honneur à notre histoire & relever la grandeur & la majesté de l'homme.

La volonté qui commande à tant d'organes, est en effet quelquefois soumise elle-même à la raison, qui lui fait haïr, en mere sage, ce qu'elle desireroit en fille indiscrete.

Quoi de plus beau, que de voir cette puissante maîtresse, qui semble tenir l'homme & tous les animaux par la bride, en reconnoître une à son tour, plus despotique encore & bien plus sage ; car c'est elle qui, comme un autre Mentor, lui montre le précipice à côté des fleurs ; les regrets & les remords à la suite de la volupté, & lui fait sentir comme d'un seul regard tout le danger, le vice ou le crime qu'il y a de vouloir ce qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

Ô animaux ! quoique je sois ici votre apologiste, que je vous trouve inférieurs & subordonnés à l'espece humaine ! Soumis à une fatalité stoïque, votre instinct n'a point été redressé, comme le notre, changé en raison, comme une terre s'améliore, à force de culture. Vous voulez toujours ce qu'une fois vous avez voulu. Fideles & constans, vous avez toujours posé les mêmes circonstances, les mêmes goûts pour les objets qui vous plaisent. C'est qu'un vil plaisir détermine tous vos sentimens, votre ame n'ayant point été élevée à la connoissance de ces heureux principes, qui font rougir les

gens bien nés, non-seulement d'une volupté, mais d'un desir ou même du moindre appétit qui les flatte : c'est que vous n'avez pas la plus légère idée de cette vertu, qui *tiroit* si joliment *l'oreille* de Sénèque. Semblable à l'enfant courageux qui donne, sans le savoir, des coups de pied à la mere qui le porte & le nourrit, notre ame ne regimbe pas moins dans sa matrice, avec une agréable *conscience* contre ce qui la délecte le plus.

D'où vient cette différence entre l'instinct des animaux & la raison humaine ? C'est que nous pouvons juger des choses en elles-mêmes ; leur essence & leur mérite nous sont trop connus, pour être, dans tous les âges de la vie, esclaves & dupes de leurs illusions, au lieu que les bêtes n'ont la faculté de juger que sur un rapport, que le pere Mallebranche a décidé toujours trompeur. Comment seroient-elles capables de sentir ce singulier prurit de l'amour-propre, ce noble aiguillon de la vertu, qui nous élève au faite de l'art sur les débris de la nature ? Ce sont de vraies machines, bornées à suivre pas à pas cette nature, dont le torrent les entraîne irrésistiblement, semblables à de légères chaloupes sans pilote & sans avirons, abandonnées au gré des vents & des flots. Enfin faute d'une brillante éducation, dont elles ne sont point susceptibles, elles sont dépourvues de ce raffinement d'esprit & de raison, qui nous fait orgueilleusement fuir & hair ce que notre volonté eût naturellement cherché & désiré ; qui nous fait siffler & dédaigner ce qu'applaudit & appete tout la nature.

Je me suis livré d'autant plus volontiers à ces réflexions, que je n'ai prétendu à aucuns égards mettre les animaux au niveau de l'homme. Si je leur ai donné la même échelle, c'est avec moins de degrés, en sorte que je n'accorde volontiers que les animaux montent avec plus de sûreté & d'un pas plus

ferme, que pour nier qu'ils s'élevent aussi haut que nous. Telle est aussi l'opinion de l'auteur de *l'homme plante*, que Tralles propose si plaisamment comme un modele de sagesse & de jugement à l'auteur de *l'homme machine* : *tout esprit, selon lui, mais souvent sans jugement & sans raisonnement, battant métaphoriquement la campagne, sans rien dire, ni rien prouver.*

Il ne vous suffit pas que j'admette en mille endroits de cet ouvrage la supériorité de l'homme ; vous voulez que je vous dise ce que c'est que cette ame qui nageoit jadis avec les petites anguilles spermatiques ; que je vous marque exactement la différence qu'il y a entre la vôtre & celle des animaux. Ah ! si je connoissois aussi bien leur essence que celle de la plupart des docteurs qui en traitent, je ne vous la définirois pas, je vous la dessinerois d'après nature ; mais, hélas ! mon ame ne se connoît pas plus elle-même, qu'elle ne connoîtroit l'organe qui lui procure le plaisir du spectacle enchanteur de l'univers, s'il n'y avoit aucun miroir naturel ou artificiel. Car quelle idée se forger de ce qu'on ne peut représenter, faute d'image sensible ? Pour imaginer, il faut colorer un fond & détacher de ce fond, par abstraction, des points d'une couleur qui en soit différente ; ce qui se fait avec d'autant moins de fatigue, qu'elle est plus tranchante, comme lorsque j'imagine des cartes sur un tapis verd. De-là vient que les aveugles n'imaginent point, ils n'ont pas, comme nous, besoin d'imagination, pour combiner. De-là vient que nous prononçons sans-cesse, tous philosophes que nous sommes, tant de noms dont nous n'avons aucune idée ; tels sont ceux de substance, de suppôt, de sujet, (*substratum*,) & autres sur lesquels on s'accorde si peu, que les uns prennent pour substance, pour nature, être ou essence, ce que les autres ne prennent que pour attribut ou mode. *Non semper calamo ludimus.* Voilà de quoi mettre Tralles en fureur.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à nos moutons, plus j'examine ce qui se passe dans les animaux, plus je me persuade qu'ils pourroient bien avoir deux ames : l'une, par laquelle ils sentent, l'autre, par laquelle ils pensent. Ce seroit trop simplifier les choses, que d'en rien rabattre. Je sais que Willis, qui les a si adroitement fabriquées ou mises en œuvre, s'est très-bien passé dans la dernière, (de la plus belle trempe cependant) pour expliquer non-seulement toutes les opérations animales, mais la génération même de nos idées. La raison en est que ces deux ames, si distinctes de nom, n'en constituent qu'une seule en effet, de manière qu'il n'est pas surprenant qu'elles se ressemblent plus parfaitement que les deux *Sosies* de Molière ou les *Menechmes* de Regnard.

Mais ici tout est plein de prodiges ; on ne peut s'empêcher d'admirer, de quelque côté qu'on regarde. Quoique l'ame sensitive & l'ame raisonnable ne fassent qu'une seule & même substance plus ou moins éclairée, plus ou moins intelligente selon les corps qu'elle habite, cependant la sensation qui appartient à la première, & la raison qui est le fruit de la seconde, sont, à ce que dit Tralles, absolument différentes l'une de l'autre. *Risum teneatis, amici.*

Prouvons plus que jamais que l'ame des animaux est éloignée de celle de l'homme *toto cœlo*. L'une ne semble occupée que de ce qui peut nourrir son corps, l'autre peut s'élever au sublime du style & des mœurs. Celle-là brille à peine comme l'anneau de Saturne, ou comme des étoiles de la dernière grandeur : celle-ci est un vrai soleil, éclairant univers, sans se consumer ; soleil de justice & d'équité, dont la vérité & la vertu sont l'éternel aliment. L'ame humaine se montre parmi les animales, comme un chêne parmi de foibles arbrisseaux, ou plutôt comme un homme qui pense, toujours neuf, toujours créateur, parmi ces gens à mémoire, vils

copistes, éternels échos du Parnasse, qui n'ont plus rien à dire, quand ils ont raconté tout ce qu'ils ont lu ou vu : ou parmi ces pédans, dont la fade & stérile érudition se perd dans un fumier de citations.

Quelle merveilleuse docilité n'avons-nous pas ? Quelle étonnante aptitude aux sciences ! Il ne nous faut pas plus de dix ou douze ans, pour apprendre à lire & à écrire ; & dix ans encore suffissent au développement de la raison. Il n'y a que le dépouillement des préjugés de l'enfance qui trouve ordinairement trop court le reste de la vie.

Quelle différence de l'homme aux animaux ! Leur instinct est trop précoce, c'est un fruit qui ne peut jamais mûrir ; ils ont en venant au monde presque tout l'esprit qu'ils ont dans la force de l'âge : enfin ils n'ont point les organes de la parole : & quand ils les auroient, quel parti pourroient-ils en tirer, puisque les plus spirituels & les mieux élevés d'entre eux, ne prononcent que des sons qu'ils ne comprennent en aucune manière, & parlent toujours, comme nous parlons souvent, sans s'entendre, à moins que vous ne vouliez excepter le perroquet du chevalier Temple, que je ne puis voir sans rire, agrégé à l'humanité par un métaphysicien qui croyoit à peine en dieu ?

Mais soyons justes & impartiaux, & jugeons des animaux, comme des hommes. Quand j'en vois qui ne parlent point, on ne me persuadera pas qu'une telle taciturnité soit de l'esprit, mais aussi je ne pourrois être sûr qu'ils en manquent. Les animaux ne seroient-ils point de même que des gens spéculatifs, plus raisonnables que raisonneurs, & aimant beaucoup mieux se taire, que de dire une sottise ? Songeons que le plaisir, le bien-être, leur propre conservation, est le but constant où tendent tous les ressorts de leur machine. Peut-

être pour obtenir ce but naturel, n'ont-ils pas trop de toutes leurs facultés intellectuelles & de toute la circonspection dont ils sont capables. Je ne sais donc s'ils ne garderoient point intérieurement, comme un trésor dont il n'y a rien à perdre, rien à évaporer, toutes les pensées qui leur passent par la tête. Ce qu'il y a seulement de sûr, c'est que si le langage des animaux est sans idées, plus heureux en cela, non que les sots, mais que bien des gens d'esprit, leur conduite ne lui ressemble pas. Nous faisons le matin pour ainsi dire, une *toilette d'esprit*, pour briller dans les festins & dans les cercles, & le soir nous faisons une démarche, dont nous nous repentons souvent toute notre vie. L'homme, animal *imaginatif*, seroit-il donc plus fait pour avoir de l'esprit que de la raison !

Passons maintenant à la diversité des ames dans chaque genre, dans chaque espece, dans chaque individu : par-tout là, cette diversité se manifeste clairement, tant chez les brutes que chez nous. En effet, les ames n'ont pas toutes la même extraction, ni les mêmes talents : peu de noblesse, beaucoup de roture ; beaucoup de bassesses, peu de dignité & de grandeur ; voilà ce qui se remarque communement.

Vous croyez détruire la différence individuelle des ames dans chaque espece, parce que l'anatomie n'en découvre aucune dans les corps qu'elles habitent, à ce que vous dites ! mais par la raison même qu'on n'observeroit aucune variété (ce qui n'est pas) dans les cerveaux du singe, du bœuf, de l'âne, du chien, du chat, &c. plus les animaux different par leurs facultés, & plus il s'ensuit qu'elles ne sont point de la même trempe, ou de la même pâte. Du moins, si la même farine a été employée, elle n'a point été pétrie de la même façon, la dose ou la qualité du levain n'a point été par-tout précisément la même. Pardon, Tralles, si je parle

métaphoriquement, je vois que c'est une lumière qui ne se réfléchit point jusqu'aux commentateurs.

Prenez parmi tous les animaux ceux qui doivent avoir le plus d'esprit, selon M. Ariet, médecin de Montpellier, qui a poussé plus loin que personne l'anatomie comparée du cerveau, & je doute que sur mille, vous en trouviez deux qui jouent mieux aux échecs que le singe dont parle Pline, ou aussi bien de la guitare, que celui dont la Motte le Vayer fait mention, pour l'avoir vu dans Paris. On n'exige pas qu'ils en jouent aussi long-temps que Tralles : les plus beaux talents ennuient enfin.

Nous n'avons pas tous la même industrie, la même docilité, ni la même pénétration. De-là, la rareté du génie & la diversité des talents dans toute l'étendue du même regne. Mais si deux animaux aussi bien instruits & aussi propres à l'être l'un que l'autre, ne font pas exactement les mêmes progrès, il est évident qu'il y a dans les ames, comme dans les corps, une variété essentielle. Leur docilité auroit véritablement les mêmes succès, si leurs ames étoient précisément les mêmes. Certes nous serions témoins de bien d'autres prodiges, si l'excellence de la construction & de l'éducation suffisoit pour les opérer : & ceux qui sont chargés de la dernière, n'auroient pas si souvent à se plaindre de la première. Les esprits les mieux cultivés souvent restent loin en arrière, tandis que ceux qu'on néglige, marchent à pas de géant, se distinguent, & font, comme en jouant, l'admiration des connoisseurs. Le maître retire alors un honneur dû tout entier à la nature.

En général les esprits vifs ont beau jeu : ils font bien du chemin en peu de temps, & cela est vrai par-tout.

Poussons plus loin la considération de la diversité des ames, & ne restraignons point aux bêtes par orgueil, les richesses & la magnificence du créateur.

Quand on considère tout le manège de certains végétaux, comme ils se placent, se présentent, s'entortillent aux plantes voisines pour la conservation & la multiplication réciproque, on n'ose blâmer les anciens d'avoir libéralement accordé aux végétaux une sorte d'instinct, qui leur suggère les moyens les plus propres pour se conserver & perpétuer leur espèce. C'est aussi ce que n'ont osé faire quelques savans botanistes. Pourquoi donc refuser à ces pauvres plantes ce qui leur est donné par des gens qui doivent les connoître, puisque ordinairement ils ne connoissent qu'elles ?

Non-seulement les plantes ont une ame, & une ame de leur fabrique, comme tous les corps dont les opérations régulières nous étonnent ; mais il y a une vraie différence dans les ames végétales, ainsi que dans la double classe des ames animales. Celui qui nie l'existence des ames végétales, n'a qu'à nier aussi celle des léthargiques.

Les différences essentielles dont il s'agit ici, s'observent & sont plus ou moins grandes dans les individus de chaque espèce. Relatives aussi dans chaque genre & d'une espèce à l'autre, elles sont si exactement graduées, qu'un auteur dont l'autorité ne peut être suspecte, car c'est un ministre du St. Évangile, ne fait pas difficulté de nous révéler que l'ame humaine est à celle des bêtes, ce que l'ame des anges est à la nôtre. Ainsi, pour laisser l'*ame du monde*, Dieu, du haut de ce trône de feu, où l'ont placé les alchymistes & les anciens Hébreux, regardant toutes les substances célestes qui l'entourent, comme l'impertinent Bouhours regarde un Allemand, rit de voir qu'un ange se croit de l'esprit, tout ange

qu'il est ; comme Voltaire, en lisant les jugemens de l'abbé Desfontaines & les vers de la Motte Houdart, de voir l'un s'ériger en Aristarque, & l'autre en poète.

Qui pourroit nombrer la multitude immense des ames intermédiaires, qui se trouvent entre celles des plus simples végétaux, & l'homme de génie. Il brille à l'autre extrémité. Apprécions cette étonnante variété, sur celle des corps ; & je ne crois pas qu'à ce compte nous risquions de nous tromper beaucoup.

S'il y a de l'imbécillité dans l'espece humaine, & de l'esprit parmi les animaux ; si dans le regne végétal le bon grain n'est point sans ivraie, le regne minéral n'est pas moins mêlé, pas moins bigarré, que les deux autres. Comme il n'y a pas une feuille d'arbre, pas un grain de sable qui se ressemble, & que chaque corps a, pour ainsi dire, sa physionomie, il n'est point de minéral qui n'ait la sienne, & ne se distingue par quelque chose de celui qui a le plus d'affinité avec lui. Rien n'est pur dans l'univers, ni le feu, ni l'air, ni l'eau, ni la terre ; comment n'y auroit-il pas beaucoup d'alliage, beaucoup d'ordures & de crudités dans les plus précieux métaux ?

Mais que dirons-nous de cette action par laquelle certains fossiles se cherchent & s'attirent pour former, en s'unissant à leurs semblables, les masses les plus homogenes qu'il est possible, & certains se repoussent, & semblent ne pouvoir se souffrir. Qu'on se moque tant qu'on voudra des *qualités occultes*, de la *sympathie* & de l'*antipathie*, elles sont ici fortement marquées ; les principes similaires & hétérogenes semblent les faire naître à chaque instant. Enfin n'y auroit-il point de minéraux parasites ? L'analogie seroit-elle concluante ? Cette espece n'est pas rare parmi nous.

Le moyen de n'être pas disposé, après cela, à accorder une ame, quoique du dernier ordre, à des corps qui croissent & décroissent, suivant les mêmes loix physiques que ceux des autres regnes.

Tout est donc plein d'ames dans l'univers. Il n'y a pas jusqu'aux huitres qui ne soient attachés aux rochers pour mieux passer leur vie, selon M. de Réaumur, à la contemplation des plus importantes vérités. Mais quelle fourmilliere dans chaque corps animé, si chacun étoit composé d'autant de petits animaux qu'il en faudroit pour former une chaîne, étendue depuis le bout des doigts jusqu'à l'ame, que leur mouvement successif avertiroit en rétrogradant de ce qui se passeroit au dehors. Ceux qui sont fort éloignés de croire qu'il soit démontré que la sensation se fasse par les nerfs, préféreroient-ils cette dernière hypothese ?

Mais, dit-on, les pierres, les rochers, les métaux, &c. ne paroissent point sentir ; donc ces corps ne sentent point. Belle conséquence ! dans l'apoplexie parfaite, le cerveau & tous les nerfs brûlés, déchirés, sont aussi insensibles que le diamant & le caillou : l'ame y est encore cependant ; ce *bel oiseau* ne s'envole qu'à la mort. N'y auroit-il pas par hasard dans les corps les plus simples un état qui seroit absolument & constamment semblable à celui d'un apoplectique ? Les *monades* ont des *perceptions secretes*, dont la nature a fait confidence aux Leibnitiens.

Je n'ai rien négligé, me semble, pour prouver ma these, si ce n'est l'histoire tant de fois répétée de ces opérations animales, qui font crier au prodige tous ces pénétrants scrutateurs de la nature dont la terre est couverte... Mais je me trompe, le plus solide arc-boutant manque à mon petit édifice ; j'ai oublié les sillogismes & les argumens, dont les

spiritualistes se servent pour prouver que la matiere est incapable de penser. J'en demande pardon aux gens d'esprit & de goût. Si cependant vous trouvez que vos freres ne sont pas mal rétablis dans les droits dont on les avoit injustement dépouillés, je croirai avoir rempli ma principale condition. Mon but n'étoit-il pas de faire voir que les animaux avoient une ame, & une ame immatérielle ? Or c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. J'avoue que cette frappante analogie qui se montre de toutes parts entre les animaux & nous, m'avoit fait trembler. Sans cette consolante vérité que j'ai découverte enfin, & pour laquelle j'éleve ici la voix, où en étions-nous, hélas ! nous autres bonnes gens, qui en naissant, voulons bien naître, mais qui en mourant, ne voulons point mourir ?

Ridiculum acri

Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque secat res.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Avril 2025

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Tomas Eden, Jean-Marc, PatriceC, Coolmicro

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.